

Empathie : es-tu mon amie ?

À propos de l'ouvrage de Samah KARAKI, *L'Empathie est politique. Comment les normes sociales façonnent la biologie des sentiments*, Paris, JC Lattès, 2024, 300 p.

Antoine Masingue

DANS **ANNALES DES MINES - GÉRER & COMPRENDRE 2025/2 n° 160**, PAGES 27 À 29
ÉDITIONS **INSTITUT MINES-TÉLÉCOM**

ISSN 0295-4397

DOI 10.3917/geco1.160.0027

Date de mise en ligne : 18/07/2025

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-annales-des-mines-gerer-comprendre-2025-2-page-27?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Institut Mines-Télécom.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Empathie : es-tu mon amie ?

À propos de l'ouvrage de Samah KARAKI, *L'Empathie est politique. Comment les normes sociales façonnent la biologie des sentiments*, Paris, JC Lattès, 2024, 300 p.

Par Antoine MASINGUE

Professeur des Universités en Sciences de Gestion, spécialisé en psychosociologie des organisations (Sciences Po Paris, Université Polytechnique des Hauts-de-France et ESCE)



C'est l'une des nouvelles égéries des plateaux de télévision, la chercheuse Samah Karaki, docteur en neurosciences, enseignante à Sciences Po, et elle se distingue depuis quelques mois par la publication d'un stimulant essai au titre accrocheur *L'Empathie est politique* (J.-C. Lattès, 2025). Après un premier opus remarqué *Le Talent est une fiction* (J.-C. Lattès, 2023) dans lequel l'auteure, d'origine libanaise modeste, et qui se définit comme étant « transclasse », invalide le caractère supposément inné du talent, cette dernière s'attaque désormais à une notion, à une capacité humaine, qui semble devenir la condition *sine qua non* aujourd'hui du vivre-ensemble, de la morale et de la politique : l'empathie.

Et le propos est cinglant : l'empathie est une très mauvaise boussole morale. Elle est très sélective, et donc injuste, et elle reproduit des rapports de domination. Cette sélectivité est agie en grande partie par des déterminants socio-politiques : la « biologie de nos sentiments » est façonnée par le social.

Mais avant d'entrer dans le vif d'une démonstration, quelque peu déstabilisante, des précisions s'imposent.

Précisions sémantiques

Tout d'abord, qu'est-ce au juste que l'empathie ? Selon Karaki, « il n'existe pas de définition unique et admise par tous de cette faculté » (p. 43). Le psychologue Serge Tisseron, dans son ouvrage *L'Empathie, au cœur du jeu social* (Albin Michel, 2010), distingue néanmoins trois formes d'empathies : l'empathie affective, qui apparaît chez l'enfant vers l'âge d'un an, et désigne la capacité à identifier les émotions d'autrui, notamment au travers de ses mimiques ; l'empathie cognitive, qui apparaît vers l'âge de quatre ans et demi, et qui renvoie à la capacité de comprendre les pensées et les intentions d'autrui ; l'empathie mature ou complète, enfin, qui se développe entre huit et douze ans, et qui associe les composantes affectives et cognitives.

D'un point de vue neurologique, selon Samah Karaki, l'empathie mature repose sur deux méthodes de recueil de l'information : partage *via* un système de neurones-miroirs des états émotionnels d'autrui et représentation mentale de ses pensées et sentiments. Il en découle que « notre empathie est une illusion de compréhension de l'autre : elle est une extrapolation du vécu de l'autre à partir de notre propre expérience limitée » (p. 17).

Des confusions sont à éviter : comprendre (ou croire comprendre) les émotions ou les pensées d'autrui, ce n'est pas forcément les partager (on serait alors dans le champ de la sympathie ou dans celui de la compassion), mais simplement les constater. L'empathie n'implique pas non plus une validation morale de ce qui est compris et constaté (on peut comprendre le fonctionnement d'un psychopathe sans excuser ou cautionner moralement ses faits et gestes). Enfin, l'empathie n'implique pas non plus nécessairement la bienveillance (c'est-à-dire le déclenchement d'attitudes visant à procurer du bien-être, du soulagement et de l'aide à autrui).

Selon Tisseron, tous les êtres humains n'ont pas la même capacité d'empathie. S'il est difficile de distinguer

la part d'inné de celle de l'acquis (et cette distinction est toujours l'objet de débats), il est possible de penser que les interactions précoces du jeune enfant avec ses premières figures de soin jouent un rôle important. Selon Karaki, nous le verrons, il faut néanmoins ne pas s'en tenir à cela et bien saisir les dimensions politiques et sociales qui façonnent cette faculté qu'est l'empathie.

Enfin, selon certains, l'empathie serait le fondement même de la morale : elle serait en effet une faculté indispensable à la mise en œuvre d'une éthique dite de la réciprocité, formulée par la célèbre « Règle d'or » qui enjoint de ne pas faire aux autres ce qu'on ne voudrait pas qu'ils nous fassent. Se fondant sur cette position, certains hommes politiques (par exemple Gabriel Attal en France lorsqu'il était ministre de l'Éducation nationale et que Karaki cite, non sans malice) en appellent à la mise en place de « formations à l'empathie » à l'école.

Le raisonnement de Samah Karaki

Samah Karaki, dans une véritable démarche de déconstruction, va montrer, en contre-champ de ces discours dominants, que l'empathie ne saurait servir de socle moral à nos comportements et qu'elle est une faculté, non pas simplement « naturelle », mais très largement déterminée par des cadres socio-politiques.

L'argument-clé de Samah Karaki réside dans le caractère limité et sélectif de notre empathie. Et cette sélectivité est largement le fait de déterminismes sociaux, culturels et politiques.

Essayons de reprendre quelques-uns des points essentiels du raisonnement.

Tout d'abord, notre faculté d'empathie est étroitement liée à notre capacité d'attention consciente. Or, celle-ci, on le sait (c'est l'un des enjeux fondamentaux de l'économie dite de l'attention), est extrêmement limitée. Notre cerveau ne peut se focaliser que sur un nombre très restreint d'informations. Les personnes ou les catégories qui échappent à notre attention ne peuvent bénéficier de notre empathie. Or les médias (réseaux sociaux inclus bien sûr), par leur politique éditoriale, ont la possibilité d'orienter notre attention (et donc notre empathie) sur des catégories qu'ils choisissent en fonction d'une vision du monde, politique et sociale, qui leur est propre : ils opèrent des cadrages. Les médias ont la capacité d'invisibiliser certaines catégories pour en valoriser d'autres. Ils maîtrisent parfaitement les techniques de « captologie » (c'est une nécessité économique pour eux), en particulier les *emotional triggers* (attracteurs émotionnels de l'attention). Ainsi, les images ont un pouvoir de captation de l'attention très élevé, et constituent de puissants ressorts d'empathie affective. Par exemple, Paul Bloom¹, professeur de psychologie à l'Université de Yale, cite le cas d'un enfant malade en détresse dont la photo a été diffusée dans les médias américains et qui, par l'émotion suscitée, a bénéficié de dons généreux de la part du public pour qu'il soit soigné en priorité. Or une telle concentration des dons était inéquitable : d'autres enfants, tout aussi en souffrance dans le même hôpital, mais non situés au centre des attentions, auraient eu autant besoin d'aide...

¹BLOOM P. (2016), *Against empathy: The case for rational compassion*, Bodley Head.

De manière générale, toute information abstraite et anonyme (telles que des statistiques) n'enclenche aucune empathie affective : il est impossible de se mettre à la place d'individus anonymes et abstraits.

D'autre part, et c'est essentiel, la mobilisation et l'intensité de notre empathie diffèrent en fonction du degré de proximité sociale que l'on ressent avec autrui. Elles dépendent d'un processus de catégorisation opéré par notre cerveau, qui vise à associer une personne à un groupe identifié.

Pour dire les choses simplement : nous éprouvons plus d'empathie pour les personnes qui nous sont proches socialement et culturellement. Karaki cite l'exemple de la différence de traitement et d'accueil dont ont fait l'objet, en France, les réfugiés ukrainiens, plus proches culturellement, et les réfugiés syriens, plus éloignés, qui, eux aussi, fuyaient une situation de guerre dramatique. Ce phénomène de sélectivité est connu, dans la littérature, sous l'expression de « biais de familiarité » ou de « favoritisme intragroupal ». Ce biais est l'héritage de l'évolution de l'espèce humaine : chez les premiers hominidés, c'est l'empathie déployée vers les membres du groupe (avec toutes les dimensions de soin, d'attention et d'altruisme qui l'accompagnent) qui a favorisé la survie du groupe, et ce sont les « empathiques endogroupaux » qui ont survécu. Notre cerveau archaïque est donc codé pour mobiliser l'empathie endogroupale.

Mais les effets du biais de familiarité, du favoritisme intragroupal, sont encore bien plus puissants qu'il n'y paraît.

Une forte empathie endogroupale pousse à considérer les membres d'exogroupes comme ayant tous des caractéristiques semblables. Autrui, membre de l'exogroupe, est réduit à un ensemble de stéréotypes et enfermé dans une catégorie aux traits immuables. Et ces stéréotypes sont le fruit de représentations sociales portées par notre culture et par toutes les instances qui agissent sur elle. C'est ainsi que se forment les préjugés discriminatoires, par exemple de type raciste ou sexiste.

Cette simplification, que l'on appelle aussi biais de catégorisation, est un processus utilisé par notre cerveau pour structurer et simplifier son environnement afin d'économiser de l'énergie (la pensée complexe, délibérée, mobilise les fonctions cognitives supérieures gérées par le cortex ; elle est très coûteuse énergétiquement).

Mais cette tendance à la réduction catégorielle s'accompagne d'une tendance à prêter des caractéristiques négatives aux membres de l'exogroupe : c'est ce qu'on appelle le biais d'attribution négative. Un même comportement ne sera pas interprété de la même façon selon le groupe d'appartenance : l'on sera beaucoup plus indulgent (et compassionnel) vis-à-vis de membres de notre endogroupe et l'on prêterait volontiers des caractéristiques belliqueuses, pulsionnelles, violentes ou malhonnêtes aux membres de l'exogroupe.

Pire encore : les biais d'attribution négative peuvent déboucher sur des phénomènes de contre-empathie, voire de violence enclenchée par un processus de

polarisation. En effet, si les membres de l'exogroupe sont perçus comme menaçants et dangereux :

- non seulement, le niveau d'empathie à leur égard sera faible, car il est prouvé expérimentalement que nous ressentons moins ou pas d'empathie pour des individus qui représentent un danger ou une menace, ou dont les comportements sont jugés immoraux, ou que nous estimons « inférieurs » humainement ;
- mais il est possible de voir émerger un phénomène dit de contre-empathie (« Schadenfreude » en allemand), qui consiste à ressentir du plaisir face à la douleur de l'autre (ce qui est typiquement une attitude perverse). Plus on éprouve d'empathie pour notre endogroupe, plus cette contre-empathie est forte.

De la même façon, selon Bloom, ressentir de l'empathie pour les victimes d'une atrocité peut conduire à en commettre d'autres à l'encontre des supposés responsables. L'empathie peut guider des actions généreuses, mais elle peut aussi mener aux pires exactions.

Que conclut Samah Karaki de cette démonstration ?

1. L'empathie ne saurait constituer le socle de comportements moraux.
2. L'empathie n'est pas une faculté purement naturelle, qui se distribuerait de manière universelle. Elle est fortement sélective, donc injuste. Et cette sélectivité est largement le fruit de conditionnements socio-politiques. Elle est « instrumentalisée par les cadrages politiques, culturels et médiatiques, et est traversée par les dynamiques de domination que ceux-ci imposent » (p. 17). Il faut donc mobiliser « un discours qui va au-delà du ralliement affectif à l'autre : celui d'une reconnaissance du fait que nous sommes inévitablement exclus des expériences des autres. Ce n'est qu'ainsi que nous pourrions faire émerger l'exigence d'être ouvert à leurs expériences, à leurs voix et à leurs réalités » (p. 18). Karaki évoque la notion d'« empathie extimisante » développée par Serge Tisseron : « dans l'empathie extimisante, il ne s'agit plus seulement de s'identifier à l'autre, ni même reconnaître à l'autre la capacité de s'identifier à soi en acceptant de lui ouvrir ses territoires intérieurs, mais de se découvrir à travers lui différent de ce que l'on croyait être et de se laisser transformer par cette découverte » (p. 223).
3. Ce sont les représentations sociales et cadres culturels qu'il faut interroger. Il s'agit, dans cette perspective, de sortir du « flux d'affects » (p. 224) et des biais de catégorisation pour promouvoir le questionnement rationnel du monde et l'effort de découverte. « Développer une connaissance critique et historique du monde » : voilà ce qui devrait être le socle de l'action morale selon Karaki.

Que penser de l'ouvrage de Samah Karaki ?

Karaki fait œuvre utile dans sa volonté de déconstruire la notion d'empathie. Dans le champ du management des organisations, par exemple, l'appel à l'empathie, parfois usé jusqu'à la corde, appelle questionnement et mérite d'être relativisé.

L'on peut néanmoins lui reprocher son caractère excessif, sans doute porté par son esprit militant : l'empathie n'est pas uniquement dictée par des déterminismes socio-politiques, et elle est au fondement de notre humanité, faite de liens affectifs.

L'argumentation de l'auteure est un appel à la pratique de ce que Kant appelait la « pensée élargie » : une pensée critique qui consiste à questionner nos attitudes en mobilisant notre raison et notre curiosité pour déjouer les biais de notre cerveau et de nos instincts. En cela, nous entrons en empathie avec Karaki : son propos est salutaire.